

Questions de morale



« Nathan le sage » de G.E. Lessing mis en scène par Denis Marleau

Le festival « in » est philosophique et éthique. A quelle sagesse peut-on prétendre ? demandent Sami Frey, Didier Bezace et Bartabas. Avantage aux deux derniers.

Les festivals se suivent et se ressemblent. La cour d'honneur du palais des Papes reste un précipice intraitable et les artistes les plus discrets font mieux que les vedettes bruyamment annoncées. L'an dernier, c'était Didier Bezace qui nous touchait le plus avec son diptyque *C'est pas facile*. Cette année – tout au moins pendant ces premiers jours –, c'est le même

Didier Bezace qui nous convainc avec le dernier épisode de *C'est pas facile*, qu'il n'avait pu monter plus tôt, faute de moyens.

Mais Sami Frey, mais *Nathan le Sage*, le spectacle d'ouverture de ce 51^e festival d'Avignon ? Il ne sombre pas corps et biens mais ne devrait pas laisser de souvenirs mémorables. On attendait beaucoup de Sami Frey. Il ne déçoit pas car, avec l'aide de micros bien dissimulés qui sonorisent tous les acteurs sans que cela se perçoive jamais (bravo à l'ingénieur André Serré), il opère une belle mutation vers un personnage complexe, mûr, marchand âgé atteint par la douleur et les contradictions de la pensée. Mais le mouvement n'est pas trouvé par le metteur en scène québécois Denis Marleau, dont on avait aimé les précédentes réalisations et qui, là, semble avoir totalement ignoré les difficultés de la cour d'honneur. Tout est fait comme si ce lieu n'existait pas en tant que tel, l'action se délimitant dans un décor de tubulures représentant une Jérusalem symbolique. Ce décor étant très contraignant, les acteurs vont et viennent et interviennent tour à tour comme dans une gare de triage bien réglée. Rien n'est fait pour donner de la vie, du mouvement d'ensemble. Les autres acteurs, Aurélien Recoing, Serge Dupire, Christine Murillo, Anne Caillère ne sont pas inférieurs à Sami Frey, mais c'est une pensée forte qui manque, un rythme qui reste introuvable.

Pourtant comme la pièce de Gotthold Ephraïm Lessing nous tend les bras ! En opposant trois représentants des trois religions de Jérusalem, musulmane, juive, chrétienne, au temps de la

III^e croisade, Lessing laisse un grand message de tolérance qu'une action mélodramatique et un langage très philosophique alourdissent parfois mais qui demeure comme un cœur à vif. Denis Marleau, qui aurait pu couper davantage (le spectacle dure quatre heures et demie), se contente le plus souvent de faire défiler les scènes. C'est fidèle mais scolaire, mais basique.

Au contraire, Didier Bezace trouve un langage théâtral pour *Pereira prétend*, dernier épisode de *C'est pas facile* qu'on peut voir isolément mais dont on comprend mieux le jeu de marqueterie si l'on a vu les deux premiers volets. Bezace, à travers les œuvres de Bove, Brecht, et aujourd'hui Tabucchi, se penche sur les convulsions du siècle, les pires, celles qui ont amené le fascisme et le nazisme. Dans ce dernier élément, il atteint à la réconciliation de l'être humain par le biais de Pereira, journaliste couard et esthétisant découvrant le courage et l'action politique au contact d'un jeune pigiste. Le principe du spectacle est de faire dire autant le livre que de le faire jouer. L'on passe sans cesse de la narration au jeu. Ce qui serait chez un autre fastidieux devient chez Bezace une sorte de miracle. A ce travail de double étage, il met beaucoup de drôlerie. Ses trois acteurs savent à la fois savourer le mot et l'action : Daniel Delabesse, prodigieux en Pereira épongeant sans cesse sa transpiration et sa peur, Thierry Gibault jouant avec un constant brio une série de personnages et Lisa Schuster, si simple et si mystérieuse à la fois. Rarement une forme de théâtre littéraire devient avec cette évidence une absolue forme théâtrale.

Sur les autres scènes, la même impression se dessine : les classiques s'usent à être utilisés avec bonne conscience comme des paraboles sur aujourd'hui. Vivent les modernes ! La très curieuse pièce de l'Allemand Lothar Trolle, *les 81 Minutes de Mademoiselle A*, parle des caissières d'un supermarché : belle mise en scène de Michel Raskine, belle interprétation des actrices (notamment Marie-Guittier), mais le texte souffre d'obscurités qui, ensuite, vous obsèdent. Quant au théâtre équestre Zingaro, il galope, dans son nouveau spectacle *Eclipse*, vers une beauté maîtrisée, sans barbarie, à l'opposé des premiers spectacles, qui coupe le souffle. La fusion avec des musiciens et chanteurs coréens est stupéfiante. Bartabas le féroce est devenu l'un de nos sages : et nous le préférons au Nathan du même nom.

Gilles Costaz

Festival d'Avignon, tél. : 04 90 14 14 14.